

A PROPOS DES OUVRAGES DOCUMENTAIRES

par Raoul Dubois, enseignant
et critique de littérature enfantine.

Je vais vous donner un certain nombre d'idées qui sont celles pour lesquelles je me bats dans le domaine de la littérature enfantine — idées dont certaines sont contestables et d'autres contestées — et nous en discuterons ensemble.

Fonction du documentaire. Tout ouvrage, quel qu'il soit, est documentaire, y compris les romans ; chacun nous apporte un certain nombre de renseignements sur le monde, sur les hommes. Mais on a pris l'habitude de donner au mot une valeur restrictive : ce qui apporte des documents à caractère scientifique ou parascientifique sur tel ou tel sujet. Je ne vais pas chercher d'autre définition que celle que nous entendons communément autour de nous. Car la littérature enfantine n'est pas un problème de spécialistes, mais l'affaire de gens qui sont dans la vie de tous les jours ; j'essaierai d'être aussi proche que possible du point de vue de mes élèves et de leurs parents.

La fonction du documentaire, c'est donc de mettre à la portée des enfants des renseignements de tous ordres qu'ils ne peuvent chercher directement. Si nous défendons le point de vue d'une éducation fondée sur l'activité de l'enfant, sur le « faire » et non sur le « dire », nous ne faisons appel au documentaire que comme à un substitut, ou à un élément de contrôle de l'expérience directe. Pour moi, qui enseigne dans le 19^e arrondissement, je ne vois pas pourquoi j'irais chercher un livre sur les écluses alors que j'ai un canal et une écluse à proximité. Cet exemple montre que le documentaire a sa limite déjà dans sa fonction de départ.

Pourquoi la vogue du documentaire ? Mais nous constatons également que, depuis un certain nombre d'années, le nombre d'ouvrages documentaires réclamés — je ne dis pas faits ou vendus — par les enfants augmente. A quoi cela correspond-il ? C'est la première de nos réflexions.

Pourquoi, à une période historique donnée, dans une société donnée, y a-t-il un appel particulier au documentaire ? A quoi correspond en définitive la grande activité documentaire de la Renaissance ? Celle du XVIII^e siècle ? Du XIX^e siècle ? Et celle de notre temps ? Pour un enseignant, il est incontestable que cela correspond à des périodes de mutation, où l'accélération des connaissances ne permet pas à l'école — ou à ce qui en tient lieu — d'assurer sa fonction de mise à jour, soit parce qu'elle est faite alors par des gens qui ont été formés à un autre moment et qui n'ont pas pu suivre certains progrès ou changements, soit encore parce que les sollicitations extérieures sont telles que l'école, même lorsqu'elle est à un haut niveau, ne suffit pas à la frénésie de connaissance qui s'empare alors d'une partie de la population. Ceci parce qu'il y a mutation. La grande frénésie du documentaire actuelle est une conséquence, parmi tant d'autres, de la deuxième révolution industrielle que nous sommes en train de vivre.

Nous ne sommes donc pas en présence d'une mode, lancée par des publicitaires ; on ne peut pas lancer ce qui va contre les tendances profondes, y compris chez les enfants. Nous avons affaire ici à une tendance profonde, d'autant plus importante qu'elle rejoint la tendance générale de l'enfant, qui a toujours été de partir à la découverte. L'enfant est à l'âge du « pourquoi », du « comment », et si l'on ajoute à cela un monde en mutation rapide, les familles et certains éducateurs, qui n'ont pas prévu l'événement, se trouvent un peu débordés.

L'enseignant et le livre documentaire. Quel que soit le dévouement d'expérimentateurs et de pionniers, l'enseignement français n'est pas encore sorti de traditions qui datent de la fin du XIX^e siècle. Mises à part quelques écoles expérimentales, seules des volontés individuelles — quelquefois d'une équipe — peuvent permettre d'en sortir. C'est dire que l'utilisation du livre, dans la majeure partie des cas,

est liée à l'idée du manuel, qui est le contraire du documentaire puisqu'il n'a pas d'autre objectif que de faire ingurgiter, de gré ou de force, une certaine quantité de connaissances, préalablement déterminées par des programmes, et prédigérées par des adultes dont la capacité de se mettre à la portée des enfants ne me paraît pas équivalente aux titres universitaires.

Je défie un élève de 6^e normalement constitué de s'y retrouver dans son livre d'histoire, de géographie ou de sciences naturelles sans l'aide de son professeur, de sa famille et d'un bataillon de dictionnaires. Car ces textes ne sont pas adaptés aux enfants.

Ce sont donc ces enfants, que l'on a dégoûtés, dans une certaine mesure, du livre, et peut-être de la lecture dont on a fait une pure technique scolaire, que nous devons lancer vers le documentaire.

Que souhaitons-nous trouver dans le documentaire ?

D'abord le document lui-même, c'est-à-dire tout ce qui peut apporter à l'enfant une approche du concret, de ce qui est réel. Et le document authentique, qu'il faut toujours préférer à sa récréation. Pourtant, il n'est pas toujours facile à lire, qu'il s'agisse d'un texte ou d'une image. Il va donc falloir trouver un appareil d'explication qui soit rigoureusement adapté à l'enfant.

Vers l'inconnu par le connu. Toute information nouvelle doit obligatoirement se référer à l'expérience de l'enfant. C'est dire que tout livre qui utilise une expérience différente, dans le temps ou dans l'espace, ne peut atteindre son but. Par exemple, la mode est aux encyclopédies à caractère international. Le propre de ces ouvrages, contrairement à ce que l'on pourrait penser, c'est d'avoir été faits dans un pays déterminé, donc à partir de l'expérience des enfants auxquels ils s'adressaient alors. Si l'adaptation n'est pas faite avec le plus grand soin — ce qui est rare — ils deviennent un élément de trouble plus qu'un élément de connaissance. Et ceci parce qu'ils s'appuient sur une réalité inconnue de l'enfant pour lui expliquer ce qu'il ne connaît pas. Il n'y a peut-être pas échec total, car l'enfant comprend toujours quelque chose, mais pas ce qu'on voulait lui expliquer. Et l'échec le plus grave pour un enfant, c'est la confusion. Or, la plupart des encyclopédies actuellement sur le marché expliquent l'inconnu par l'inconnu. Il est vrai qu'il en est de même de certains de nos dictionnaires.

L'encyclopédie et les niveaux d'âge. Autre difficulté : l'inadaptation profonde des encyclopédies et des documentaires en général à une fonction précise. Pourquoi ? Essentiellement pour des raisons économiques. L'ouvrage ne peut pas se contenter d'une très petite tranche d'âge ; elle est obligée de viser un public aussi vaste que possible et, ce faisant, elle a beaucoup de chances de passer à côté de toute espèce de public. C'est-à-dire qu'elle apportera des éléments et des documents, mais non les méthodes explicatives nécessaires.

L'organisation pédagogique et le documentaire. Le problème qui se pose aussi dans notre enseignement, c'est la relative sclérose des temps où l'on étudie un certain nombre de questions — cet héritage de l'Université napoléonienne. Vous connaissez, en tant que bibliothécaires, ce système de la ruée ; l'enseignant sait aussi qu'il ne vous enverra pas des enfants, à un moment donné, chercher tels documents que vous avez en nombre limité et qui ont déjà été empruntés par d'autres ; car les mêmes leçons se font presque toujours au même moment, dans la région parisienne comme ailleurs en France.

Des stades d'utilisation et des points de dépôt de la documentation sont indispensables si l'on veut parler d'un point de vue pratique et non utopique.

Documentation et conditionnement. Comment faire pour que l'utilisation d'un document par l'enfant ne soit pas, actuellement encore et malgré nos efforts, un conditionnement de l'enfant par le document ?

Tous ceux qui ont utilisé beaucoup de documents et d'ouvrages documentaires avec des enfants constatent que la plupart de ces ouvrages affirment des faits et des interprétations, mais que très peu donnent au fait plusieurs interprétations possibles ou plusieurs bases d'interprétation possibles. La plupart du temps, le documentaire est construit sur une option au départ, et la développe plus qu'il

ne met le lecteur à même de se faire sa propre opinion. Et c'est sans doute l'aspect le plus grave de la question : le documentaire, alors, est fermé ; il reprend en somme le défaut qu'on a reproché à beaucoup de cours magistraux, celui de donner une vision partielle et partielle du sujet.

Trouver la parade en multipliant les sources d'information, c'est théoriquement simple, mais difficile pratiquement ; d'autant que l'enfant a souvent acquis, avec une certaine manière d'apprendre à lire, un respect presque fétichiste du texte imprimé.

Le véritable documentaire est donc celui qui laisse à l'enfant la possibilité d'envisager plusieurs interprétations et de se faire sa propre opinion.

Par ailleurs, la plupart des documentaires, imitant en cela l'enseignement officiel, négligent l'histoire des techniques pour insister sur leurs formes les plus achevées. Cela entraîne deux défauts apparemment contradictoires : on se réfugie dans le passé pour examiner une technique à un moment donné ; on étudie la technique à son point d'évolution le plus actuel. Pour moi, ces deux défauts sont complémentaires ; c'est toujours la séparation d'une technique de son évolution historique, alors que l'histoire des sciences est essentielle à la compréhension du monde d'aujourd'hui (de toutes les sciences, y compris l'histoire et la linguistique).

Y a-t-il un danger du documentaire ? Une longue expérience avec les enfants à propos de l'utilisation du film m'a montré que le document pouvait aller à contre-courant de ce que nous cherchons. Je prends un exemple que l'on peut transposer dans la littérature : le film ethnographique, qui rend plus proches des gens différents, semble un bon instrument d'éducation antiraciste ; or, chaque fois que nous avons fait des sondages, étudié la réaction réelle de l'enfant, nous nous sommes aperçus que, loin d'être un élément antiraciste, plus le documentaire était de qualité, plus il mettait en évidence les différences, les particularités, plus il devenait dangereux s'il n'était pas immédiatement replacé dans le contexte par tout un travail d'explication. Dans une certaine mesure, des documentaires sur la seconde guerre mondiale, faits dans un très bon esprit, sont responsables d'une renaissance des signes et peut-être de l'idéologie du nazisme. Car la dénonciation insuffisante, par le document seul, de certains faits peut contribuer à les renforcer au lieu d'en affaiblir la portée. C'est vrai pour toute une série de livres sur les problèmes de l'alcoolisme, de la drogue, etc. En particulier, tel ouvrage romanesque à prétention documentaire présente l'anti-alcoolisme de façon si ennuyeuse qu'il donne immédiatement l'envie de boire.

Les risques du schématisme. Selon une théorie très fréquente actuellement, il ne faut en aucun cas mentir à l'enfant. C'est vrai. Mais nous avons déjà eu l'occasion, au Congrès de Bologne de l'U.I.L.J. de mettre en garde contre cette formule. La pire forme du mensonge n'est-elle pas de présenter une vérité avec le caractère provisoire qu'elle comporte à qui ne peut la mettre en discussion faute de maturité, faute de connaissances. La vérité à tout prix conduit au pire schématisme.

Quelles sont donc nos exigences par rapport au contenu et à la forme même de la documentation ?

Variété. Nous souhaitons d'abord une grande variété (ce qui n'est pas le cas actuellement puisqu'il paraît dix livres sur le même sujet et aucun sur d'autres). Quand j'enseignais l'histoire en 6^e, par exemple, j'avais des élèves qui se passionnaient pour le gros livre de chez Larousse sur Sumer, qui pourtant ne correspond pas, par son texte, au niveau d'un enfant de 6^e. C'est un phénomène très important. Cette variété dans les sujets et dans la manière de les traiter doit permettre à chaque enfant de trouver sa pâture aussi loin qu'il voudra dans le secteur qui sera le sien. Il y a donc une sorte de travail bibliographique « à niveau » mais très orienté, que beaucoup de bibliothécaires pratiquent, et qui donne des résultats très intéressants.

On objectera : « Mais, vous laissez aller l'enfant dans le sens de ses intérêts uniquement, et il peut privilégier un intérêt par rapport à un autre. » Or, dans l'enseignement, nous n'avons pas en général à résoudre le problème de l'enfant qui se passionne pour un sujet et abandonne le reste. Notre problème, c'est plutôt celui de l'enfant qui ne se passionne pour rien du tout.

Accessibilité. Le grand drame, c'est que le document est hors de portée de la majorité des enfants. Pourquoi ? Parce que notre système de lecture publique est insuffisant. Nous avons fort peu de bibliothèques adaptées aux enfants ; et il n'est pas possible d'en avoir en nombre suffisant pour répondre à cet appel documentaire. Il faut donc, à l'intérieur du complexe scolaire, des bibliothèques vivantes, c'est-à-dire, pour le sujet qui nous occupe, en rapport avec des sources de documentation supplémentaires.

(Je tiens à dire que, parlant d'établissements scolaires, je m'arrête à la 3^e, étant entendu que les problèmes posés au niveau de la seconde, des classes terminales et des autres classes me paraissent rejoindre beaucoup plus les problèmes de la lecture publique adulte que celle des enfants et des adolescents.)

Imaginons une sorte de pyramide : Que dans la classe l'ouvrage documentaire soit présent, à titre de document constant, le livre de référence, celui qui sera utilisé à chaque instant par l'élève et aussi par le professeur.

Deuxièmement : une bibliothèque d'établissement qui fournit le renouvellement constant des ouvrages de la bibliothèque de classe (certains livres pouvant être achetés en autant d'exemplaires qu'il y a d'élèves, pour permettre dans une classe un travail individuel qui aboutira à un travail collectif).

Troisièmement : une bibliothèque communale ou d'arrondissement — ou mieux de quartier — dans laquelle on puise pour des renouvellements et des échanges.

Enfin, à un niveau plus élevé, un système plus vaste devrait être envisagé, dans lequel on trouverait des documents en nombre suffisant pour des études ou des recherches particulières.

Comment parler de matériel pédagogique alors qu'on en est encore aux bûchettes (pour le calcul)... Mais notre temps, c'est la formation de l'enfant à l'utilisation du document, ce qui exige qu'on dispose du document, tel qu'il est. Il existe des expériences dans ce sens, par exemple la Bibliothèque de Travail, effort très intéressant à un certain niveau (une brochure de l'enseignement Freinet sur l'Éducation sexuelle est certainement le livre le plus utilisable pour des enfants, parce qu'il a été strictement adapté — sans vouloir traiter tous les problèmes — à une diffusion de masse). On ne peut tout adapter pour une diffusion de masse, mais certains documents doivent pouvoir être diffusés à plusieurs millions d'exemplaires, à bon marché. Pourquoi ? Parce que c'est, à un moment donné, le document nécessaire. Peu importe s'il est rapidement périmé ; on pourra même le découper et le remonter. L'important, c'est qu'il ait apporté en temps voulu la documentation indispensable.

Cette conception globale de l'éducation et du livre documentaire associe étroitement la bibliothèque, car, contrairement à ce que pensent certains, les éducateurs ne sont pas les adversaires des bibliothèques. Ce qu'ils rejettent, c'est ce que les bibliothécaires rejettent aussi, c'est-à-dire une conception périmée de la bibliothèque, comme nous rejetons une conception périmée du documentaire. Tout cela va dans le même sens.

R. D.

Au cours de la discussion, Raoul Dubois revient sur l'importance de replacer un document dans son contexte :

« Je pense qu'une des notions essentielles que nous devons donner à l'enfant en ce qui concerne la documentation, c'est la notion de montage. Toute éducation aux techniques modernes d'information doit insister sur le fait que la place relative du document par rapport à d'autres en change considérablement l'impact. Or il ne peut y avoir de prise de conscience de ceci que par le montage lui-même que l'enfant doit réaliser pour en comprendre l'importance : montage simple ou réalisation audiovisuelle complexe, selon l'âge... »

Parmi les questions soulevées : le rôle « documentaire » du roman ; documentaire et document brut ; problème des élèves au-delà de la 3^e ; problème de la lecture et « réforme du français » ; rôle de la bibliothèque centrale ; travail personnel du bibliothécaire ; enfin, à propos de l'objectivité :

« Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'être objectif. L'enfant a besoin de gens qui aient des opinions, à condition que la façon de présenter notre opinion laisse la place à d'autres opinions. Mais il ne nous demande pas plus d'être neutres qu'il ne nous demande d'être des enfants de son âge... »